

CHAPITRE 1

1

Sous les rayons du soleil couchant, la plaine du Henan était rouge, rouge comme le sang. C'était la fin de l'automne. Il faisait froid. Les rues du Village des Ding étaient désertes.

Les chiens étaient rentrés dans leur niche. Les poules étaient perchées. Les vaches étaient depuis longtemps couchées au chaud dans leur étable.

Aucun bruit ne troublait le silence du Village des Ding. La vie ressemblait à la mort. Silence, fin d'automne, crépuscule. Le village et ses habitants s'étaient rabougris et, comme l'herbe et les arbres de la plaine, la vie s'était desséchée : elle n'était plus qu'un cadavre enterré dans sa tombe.

Le rouge du sang avait maintenant fait place à l'obscurité de la nuit. Calfeutrés chez eux, les villageois ne sortaient plus.

Mon grand-père, Ding Shuiyang, revenait de la ville. L'autocar qui reliait Weixian, le chef-lieu de district, à Dongjing, la capitale de la province, l'avait déposé au bord de la grand-route comme une feuille morte que l'automne détache de l'arbre. Le chemin qui conduisait au Village des Ding avait été cimenté

dix ans plus tôt quand tous les villageois vendaient leur sang. Mon grand-père resta un instant immobile au bord de la route à contempler le village qui s'étendait devant lui. Le vent froid le ramena à la réalité. Depuis qu'il avait pris l'autocar pour se rendre à la ville écouter les exposés interminables et filandreux des représentants du gouvernement local, la confusion régnait dans son esprit. Maintenant, tout semblait s'éclaircir comme si le soleil se levait dans un ciel sans nuages. De même qu'il était évident que les nuages apportent la pluie et que la fin de l'automne apporte le froid, il était évident que les villageois qui avaient vendu leur sang dix ans plus tôt allaient contracter « la fièvre » et quitter ce monde comme les feuilles mortes que le vent faisait tomber des arbres à l'automne.

La maladie était cachée dans le sang comme mon grand-père était enfoui dans son rêve. La maladie aimait le sang comme mon grand-père aimait le rêve.

Mon grand-père rêvait toutes les nuits. Depuis trois nuits, le même rêve revenait constamment. Il était à Weixian ou à Dongjing. Le sang coulait dans un réseau de canalisations souterraines qui s'étendait sous la ville comme une gigantesque toile d'araignée. Aux endroits où les canalisations étaient mal assemblées, le sang giclait vers le ciel et retombait en une pluie rouge dont l'odeur irritait le nez, et sur toute la plaine il voyait le sang briller dans les puits et les rivières.

Dans les villes et les villages, les médecins se lamentaient de leur impuissance à endiguer les progrès de la maladie, mais tous les jours, un médecin installé dans une rue du Village des Ding jubilait. Dans le village

silencieux, pendant que les gens se terraient chez eux, ce médecin âgé d'une quarantaine d'années, assis sous le vieux sophora, son coffre de médicaments posé à ses pieds, riait à gorge déployée. Son rire sonore faisait trembler les arbres et choir les feuilles comme le vent d'automne qui ne faiblissait pas.

Alors qu'il sortait de son rêve, les autorités avaient convoqué mon grand-père à une réunion. Le Village des Ding n'ayant plus de chef, c'était lui qu'on chargeait de le remplacer.

Au retour de la réunion, plusieurs évidences lui apparurent.

Premièrement, la maladie qu'on appelait « la fièvre » avait un nom : le sida.

Deuxièmement, ceux qui avaient vendu leur sang cette année-là avaient été pris de fièvre au bout d'une quinzaine de jours et devaient forcément avoir le sida.

Troisièmement, ceux qui avaient le sida présentaient maintenant les mêmes symptômes que huit ou dix ans plus tôt : une fièvre comparable à celle de la grippe qui disparaissait dès qu'ils avaient ingéré un médicament antipyrétique mais, trois ou cinq mois plus tard, ils étaient vidés de leurs forces. Des taches et des pustules apparaissaient sur leur corps. Des mycoses rongeaient leur langue et ils commençaient à se dessécher. Au bout de trois mois, huit mois, très rarement un an, ils mouraient.

Emportés par le vent comme des feuilles mortes.

La lumière s'éteignait et ils n'étaient plus de ce monde.

Quatrième évidence : depuis deux ans, il mourait une personne par mois au Village des Ding. Presque

chaque famille avait perdu quelqu'un. Plus de quarante personnes étaient mortes. Les tumulus se dressaient comme des gerbes de blé partout dans les champs. Certains malades atteints d'hépatite ou de phtisie mais aussi d'autres dont le foie et les poumons étaient parfaitement sains ne pouvaient plus rien avaler. Réduits à l'état de squelettes, ils mouraient six mois plus tard après avoir craché une pleine cuvette de sang.

Emportés par le vent comme des feuilles mortes.

La lumière s'éteignait et ils n'étaient plus de ce monde.

Qu'ils fussent malades de l'estomac, du foie ou des poumons, c'était pour tous la même « fièvre ». Le sida.

Cinquième évidence : cette « fièvre » qui, à l'origine, ne touchait que les étrangers, les gens de la ville et les débauchés, s'était répandue dans toute la Chine, jusque dans les villages, et frappait maintenant des gens à la conduite parfaitement irréprochable. Tel un vol de criquets, la maladie s'abattait sur les villages.

Sixième évidence : ceux qui étaient atteints étaient irrémédiablement condamnés. C'était la nouvelle maladie mortelle qui frappait le genre humain et l'argent ne pouvait rien contre elle.

Septième évidence : ce n'était que le début. L'explosion allait se produire l'année prochaine et atteindrait son paroxysme l'année suivante. Pour l'instant, on accordait encore à un homme qui mourait la même attention qu'à un chien. Bientôt, on ne remarquerait pas plus sa disparition que celle d'un moineau, d'une mite ou d'une fourmi.

Huitièmement : j'étais enterré derrière l'école où vivait mon grand-père. Quand j'étais mort, je venais d'avoir douze ans. J'avais été empoisonné par une tomate que j'avais ramassée en rentrant de l'école. Six mois plus tôt, quelqu'un avait jeté un poison à nos poules. Le mois suivant, le cochon que ma mère élevait avait mangé un navet empoisonné et était mort. Enfin, j'avais mangé la tomate empoisonnée déposée sur une pierre au bord du chemin que je devais emprunter en rentrant de l'école. A peine l'avais-je avalée que j'avais eu l'impression qu'on me déchirait les entrailles et je m'étais effondré au bout de quelques pas. Mon père s'était précipité et m'avait porté en courant jusqu'à la maison. J'étais mort en crachant une écume blanche dès qu'il m'avait déposé sur le lit

J'étais mort, mais je n'étais pas mort de « la fièvre », c'est-à-dire du sida. J'étais mort à cause de la gigantesque collecte de sang à laquelle mon père s'était livré dix ans plus tôt. J'étais mort parce qu'il était devenu le grand patron du sang pour le Village des Ding, le Village des Saules, le Village des Eaux Jaunes, le Village de Deuxième Li et d'autres villages de la région. Il était le roi du sang. Le jour de ma mort, il ne versa pas une larme. Il resta d'abord un instant assis à mes côtés avec mon oncle. Puis les deux hommes se levèrent et, armés d'une bêche acérée et d'une hache étincelante, allèrent se planter à la croisée de deux rues où ils proférèrent, de toute la puissance de leurs poumons, un torrent d'invectives à l'adresse du village.

Mon oncle hurla :

— Bande de salauds, vous n'êtes bons qu'à empoisonner en douce, sortez si vous avez des couilles pour que moi, Ding Liang, je puisse vous faire la peau !

Mon père, brandissant sa bêche, enchaîna :

— Vous êtes tous jaloux de voir que moi, Ding Hui, je suis riche sans être malade ! C'est bien ça ? Vous êtes jaloux ? Eh bien, moi, Ding Hui, je nique vos ancêtres jusqu'à la huitième génération. Vous avez empoisonné mes poules, mon cochon et vous avez même eu l'audace d'empoisonner mon fils !

Ils continuèrent ainsi jusqu'à la nuit.

Personne n'osa se présenter.

Enfin, ils m'enterrèrent.

N'ayant que douze ans, je n'étais pas un adulte et, selon la tradition, je ne pouvais pas être enterré avec mes ancêtres. Mon grand-père prit donc mon petit corps dans ses bras et m'enterra derrière l'école où il habitait. Dans mon minuscule cercueil en bois blanc, il mit mon manuel scolaire et le crayon avec lequel je faisais mes devoirs.

Mon grand-père était instruit. Il était responsable de la cloche de l'école. Dans le village, on le considérait comme un homme cultivé et on l'appelait « professeur Ding ». Il mit donc aussi dans mon cercueil un livre de contes, plusieurs livres de légendes ainsi que deux dictionnaires. Ensuite, n'ayant rien d'autre à faire, il resta devant la tombe à méditer, se demandant si les villageois allaient encore empoisonner quelqu'un de sa famille : ma petite sœur Yingzi ou son petit-fils Xiaojun, le fils de mon oncle.

Une idée s'imposa alors à lui : il devait demander à mon père et à mon oncle d'aller se prosterner dans toutes les maisons du village pour supplier qu'on n'empoisonnât plus personne de sa famille, qu'on ne lui enlevât pas ses petits-enfants. Toutefois, après avoir réfléchi, il se ravisa : mon oncle avait la maladie.

Il payait pour mon père qui avait fait le commerce du sang. Il pouvait donc être dispensé de se prosterner. C'était à mon père qu'incombait cette mission.

Il y avait une neuvième évidence : dans un an ou deux, la maladie allait exploser dans toute la plaine et, comme le Fleuve Jaune rompant ses digues, allait inonder le Village des Ding, le Village des Saules, le Village des Eaux Jaunes, le Village de Deuxième Li et tous les autres villages. Alors, les morts n'auraient pas plus d'importance que les fourmis ou les feuilles mortes tombant de l'arbre. Presque tous les gens mourraient et le Village des Ding serait rayé de la carte. Telles les feuilles d'un vieil arbre, les gens se flétriraient, jauniraient, tomberaient et une bourrasque de vent les emporterait à jamais.

Dixièmement enfin, il fallait d'urgence regrouper les malades pour qu'ils ne contaminent pas ceux qui n'avaient pas vendu leur sang. C'était à lui qu'on s'était adressé :

— Professeur Ding, c'est ton fils aîné qui a été le roi du sang. Maintenant, c'est à toi de te démener pour regrouper tous les malades dans l'école.

Mon grand-père était resté longtemps pensif. C'était la première fois qu'on osait donner cet ordre.

J'étais mort et mon père avait été le roi du sang de toute la plaine. Il devait donc aller se prosterner dans toutes les maisons et, ensuite, mourir. Peu importait que ce fût en se jetant dans un puits, en s'empoisonnant ou en se pendant. Il fallait qu'il mourût tout de suite et que tous les gens du village fussent témoins de sa mort.

Effrayé par cette idée qui venait de se faire jour dans son esprit, mon grand-père partit en direction du village pour annoncer à mon père qu'il devait se prosterner et mourir.

2

La situation était grave. Dans ce petit village qui comptait moins de deux cents familles et moins de huit cents habitants, plus de quarante personnes étaient mortes en deux ans. Il mourait une personne tous les dix ou quinze jours mais quand, l'an prochain, la saison des morts battrait son plein, les tombes seraient aussi nombreuses que les gerbes de blé en été. Les morts seraient des adultes de cinquante ans ou des enfants de trois ou cinq ans. Avant que la maladie ne se déclare, il était de règle d'avoir de la fièvre pendant dix ou quinze jours. C'est pour cette raison qu'on avait baptisé cette maladie « la fièvre ». La maladie gagnait sans cesse du terrain et tenait déjà le Village des Ding à la gorge. Les lamentations retentissaient en permanence.

Les menuisiers qui fabriquaient les cercueils avaient déjà changé trois ou quatre fois de hache et de scie.

Implacable comme une nuit noire, la mort enveloppait le Village des Ding et tous les villages alentour. Tous les jours, les mêmes nouvelles se répandaient dans les rues : si ce n'était pas quelqu'un qui venait d'être pris de fièvre, c'était un autre qui était mort dans la nuit. Ou bien, la femme d'un homme qui venait de mourir allait refaire sa vie en se mariant dans un lointain village de montagne afin de fuir ce village maudit de cette plaine où régnait « la fièvre ».